

Patrick Boman

***Brève histoire
du Frederick
et de son équipage***



Club Samizdat

Club Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, cette collection propose souvent des ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

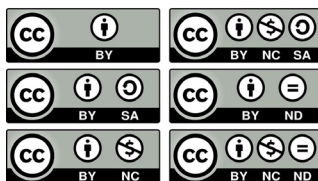
Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture !



*Ce livre est en copyleft.
L'auteur et l'éditeur autorisent
sa diffusion libre et gratuite.*



Licence Creative Commons

L'auteur restreint l'autorisation de commercialiser son œuvre – identifiée (BY) – à ceux qui en feront la demande auprès de lui (NC), à condition d'en respecter le mode de diffusion choisi (SA).

Patrick Boman

***Brève histoire
du Frederick
et de son équipage***

Club Samizdat

Patrick Boman

Voyageur impénitent, d'une curiosité universelle, Patrick Boman est un observateur aigu des mœurs de ses contemporains et un moraliste distancié à la manière du XVIII^e siècle, exprimant dans des récits à la fois truculents et profonds une vision du monde d'un humanisme teinté de pessimisme.

Sa série policière ayant pour héros l'inspecteur Peabody, parue aux éditions Picquier et dans la collection *Sous la Cape*, met en scène un officier de police de l'Empire des Indes très peu « politically correct ».

Il a été réviseur au magazine *L'Express*.

QUELQUES OUVRAGES : *Peabody met un genou en terre*, Le Serpent à Plumes, 2000, rééd. Picquier, 2003 ; *Ce n'est pas le 116*, Deleatur, 1988 ; *Le Palais des saveurs accumulées*, Climats, 1989, rééd. Le Serpent à Plumes, 1994 ; *Eldorado 1934*, Arléa, 2003 ; *Dictionnaire de la pluie*, Éditions du Seuil, 2007 ; *Des nouilles dans le Cosmos*, *Sous la Cape*, 2009.

La dure histoire des bagnes australiens ne manque pas d'évasions, bien souvent affreuses, entachées de trahisons, de crimes nocturnes, voire de cannibalisme, et vouées à l'échec dans la plupart des cas. Mais la fuite des dix *convicts* du brick *Frederick*, en 1834, est exemplaire, car, à peu de chose près, la distribution des rôles, dans cette affaire mouvementée, ne comprend que des bons et l'habituelle sauvagerie humaine y est pour une fois prise en défaut, surtout au début. Qu'on se rassure, ce n'est pas pour autant une histoire édifiante.

Les Aborigènes ramassaient jadis sur l'île des œufs de cygne noir et son nom local signifie « L'endroit où les femmes chantent », mais, à l'époque qui nous intéresse, nul n'y chante plus depuis longtemps. L'établisse-

ment de Sarah Island, dans l'extrême sud-ouest de la terre de Van Diemen, l'actuelle Tasmanie, a été ouvert en 1822 dans un lieu choisi tout particulièrement par les autorités. Aux petits oignons. Cette « île de l'île » est une colonie pénitentiaire du deuxième degré, c'est-à-dire destinée à des déportés ayant commis un crime ou un délit alors qu'ils purgeaient déjà une peine dans la colonie. Quant au délit d'origine, commis en Grande-Bretagne, il est souvent de gravité médiocre, braconnage, vol, rébellion, voire insignifiant – on peut aussi être envoyé en Australie pour ramassage illicite de fruits ou de bois mort, quand les grands propriétaires décident de se montrer sans pitié envers les gueux... Au début du XIX^e siècle, les assassins, les incendiaires, les brigands de grand chemin et les violeurs, à moins d'être particulièrement malins ou chanceux, sont le plus souvent pendus.

L'endroit reste aujourd'hui au bout du monde, et la petite ville la plus proche (Strahan, fondée en 1877 lors d'un boom minier)

n'est desservie par une route que depuis peu. Ce bain se trouve donc à l'époque dans un isolement extrême – l'île Sarah est située au fond de la baie de Macquarie, où seul un goulet étroit permet l'accès à l'océan Indien. Le climat est difficile – il pleut trois cents jours par an et en hiver les vents du sud viennent droit de l'Antarctique. La navigation, elle, présente bien des pièges, les récifs sont nombreux tout autour de la Tasmanie et les naufrages y sont très fréquents. Les forêts de l'intérieur, souvent marécageuses, sont extrêmement serrées et hostiles – on n'avance parfois, à la machette, que de quelques centaines de mètres par jour – et les Aborigènes rencontrés ne sont pas nécessairement amicaux – leurs javelots pouvant porter jusqu'à cinquante mètres avec une grande précision ! Aucune évasion ne réussit donc, et la peine usuelle pour ceux qui sont repris est de cent coups de fouet – ce qui est proche de la dose létale – et de six mois aux fers. On fouette très généreusement – ainsi que, d'ailleurs, du côté des hommes « libres », dans l'armée et la marine. Le désespoir est tel qu'il arrive par-

fois qu'un forçat commette un meurtre afin d'être pendu et d'en finir.

Sarah Island a hébergé jusqu'à cinq cents prisonniers dans des conditions terribles : les *convicts* travaillent douze heures par jour, souvent aux fers, dans des stations de bûcheronnage établies aux alentours, coupant des pins huons, les roulant dans des ruisseaux en attendant la crue des rivières qui se déversent dans la baie, et les poussant ou les remorquant alors, faisant force de rames, vers l'île et les scieries du voisinage.

Les pins huons ont été baptisés ainsi du nom de Jean Michel Huon de Kermadec, le second du chevalier d'Entrecasteaux au cours de l'expédition envoyée, en 1791, par l'Assemblée nationale à la recherche de La Pérouse, parti en 1785 et dont le sort préoccupait beaucoup l'opinion publique. Cette expédition connaîtra bien des déboires, puis mille misères, et elle finira lamentablement à Java, alors que ses chefs seront morts du scorbut et après moult graves dissensions sur fond de Révolution française, mais elle aura pratiqué des relevés de côtes en Tasmanie,

aux Moluques, en Nouvelle-Calédonie, en Nouvelle-Guinée, ainsi que des milliers d'observations astronomiques.

Ces pins huons, si prisés, sont des géants à croissance très lente qui peuvent atteindre une hauteur d'une vingtaine de mètres et vivre deux mille ans – certains colosses nous ombrageant aujourd'hui étaient de jeunes pousses du temps du Christ... (Sous la rubrique « Nous sommes peu de chose ».) Quasi imputrescibles à cause de l'huile qu'ils contiennent, résistant à toutes les sortes de vers, ce sont des conifères coriaces, très appréciés pour la construction navale. Les bagnards de la baie Macquarie passent donc le plus clair de leur journée dans la forêt ou dans l'eau glacée, au risque d'être broyés entre les troncs ou d'y laisser un membre...

On leur distribue en principe des rations suffisantes, mais ni thé, ni sucre, ni alcool, ni tabac. En pratique, la farine et la viande sont souvent avariées, les légumes frais manquent et les cas de scorbut ne sont pas rares. Sous ce climat, les légumes poussent très mal (ils sont de toute façon réservés aux officiers), et

les moutons et cochons que l'on tente d'acclimater ne tardent pas à crever, ainsi que les chevaux et les bœufs. Moins résistants que les bagnards. Toutefois, la chasse au kangourou, qui se pratique à l'occasion, permet d'approvisionner l'établissement en viande fraîche.

Cette misère poussée à l'extrême a pour théâtre un site d'une incroyable beauté : eau brune et calme de la baie, alourdie de débris végétaux et de tourbe au point que nul poisson n'y survit (les naturels décrivent de nos jours sa couleur comme à mi-chemin du thé et du Coca-Cola), forêts serrées, montagnes lointaines. Là où maintenant la sylve a repris ses droits, où des oiseaux moqueurs crient du haut des arbres et où un serpent-tigre d'un noir d'encre long de deux yards, celui dont la morsure est mortelle, file dans les broussailles, il n'y avait alors rien : cette partie de l'île a été déboisée, elle est nue, afin que les détenus ne puissent se soustraire une seule seconde au regard de leurs gardiens, et entourée de hautes palissades.

En 1833, les autorités de la colonie prennent la décision de fermer le pénitencier de Macquarie Harbour, trop éloigné de la capitale de la province, Hobart Town (aujourd'hui Hobart tout court), à proximité de laquelle vient d'ouvrir le bagne « modèle » de Port Arthur, où l'on se soucie, clairoignent les autorités, plus de la rédemption des criminels que de leur châtiment. De surcroît, Hell's Gate, la Porte de l'enfer (c'est le nom réellement donné par les forçats au goulet, et non une trouvaille vaseuse d'office du tourisme), s'ensable, rendant l'entrée et la sortie de la baie encore plus problématiques. En octobre arrivent donc deux navires, le *Charlotte* et le *Tamar*, destinés à l'évacuation. À ce moment-là, le *Frederick*, un petit brick, est toujours en construction sur les cales du chantier naval – lequel, en onze ans, a lancé ou rénové pas moins de dix-neuf navires, sans compter les barques.

Le 25 novembre, le bagne est évacué, mais on y laisse treize forçats dignes de confiance, qui doivent terminer le brick et le convoier jusqu'à Hobart. En attendant, ils

touchent des rations militaires, agrémentées d'un quart de rhum quotidien.

Le soleil levant illumine vers l'intérieur de la Tasmanie les montagnes que surplombent des nuages bleus et le fond de la baie, les fougères arborescentes, les lianes, les forêts immémoriales à perte de vue, à peine entamées par l'activité humaine, l'île Sarah, les palissades du pénitencier, le mince panache de fumée d'un feu mal éteint s'élevant encore au-dessus des cuisines. Des peaux de kangourou finissent de sécher, ou de pourrir, sur des claies.

Le brick, une modeste embarcation de cent vingt tonneaux qui ne doit pas mesurer plus de soixante pieds de la proue à la poupe, glisse sur ses cales et s'enfonce lentement dans l'eau sombre au milieu des exclamations des forçats, lesquels lancent leurs bonnets de feutre en l'air en poussant des hurrahs.

Bordage après bordage, cheville après cheville, épissure après épissure, leur tâche est enfin accomplie. Le *Frederick* va mainte-

nant être convoyé par eux jusqu'à Hobart, et ces détenus méritants ont de bonnes chances de se voir accorder leur libération (le convoité *ticket-of-leave*), en restant toutefois assignés à résidence dans la colonie. En cas de récidive, c'est vers l'établissement de Port Arthur qu'ils seront dirigés.

11 janvier 1834. L'été austral brille, sans chaleur excessive, certes, sous le 42^e parallèle, mais au moins ne pleut-il pas trop. Personne ne regarde en arrière, vers ces lieux exécrés, cette baie de désolation.

Le pilote local, Charles Taw, fera fonction de capitaine du brick, assisté de l'architecte naval, David Hoy; un caporal et trois soldats garderont les bagnards-matelots, mais, à l'évidence, sans restreindre leur liberté de mouvements, car des hommes entravés ne sauraient grimper dans la mâture... La brise de sud-ouest n'est guère sensible ce jour-là dans la baie et le *Frederick*, sous toute sa voile, n'avance que très lentement, se dirigeant vers la Porte de l'enfer.

Cependant, l'équipage n'a guère de provisions pour tenir le coup au cours de la lente

et dangereuse navigation tout autour de la Tasmanie, et Taw, qui dispose d'une maison et d'un jardin à la sortie de la baie, rechigne à abandonner sa récolte de pommes de terre, qui a eu bien du mal à pousser (« Il plaint ses truffes », dirait-on en franco-occitan).

Le brick jette donc l'ancre afin de ramasser ces fameuses pommes de terre, mais le temps se gâte, on ne peut franchir la barre et il devient impossible de sortir du port. Le lendemain, les insoupçonnables forçats sont autorisés à se rendre à terre pour laver leurs vêtements. Pourtant, sur les treize, dix ont des idées derrière la tête... Sitôt à terre, ils se distribuent sous le manteau des haches et des pistolets fabriqués en secret par l'un d'eux, ancien armurier et horloger. D'un point de vue purement logique, ils ont tout à perdre à cette entreprise, car ils sont libérables sous peu, mais la logique n'est pas tout, et pour les anciens de Sarah Island le rugissement de la liberté sera le plus fort. Et elle doit sacrément rugir dans ces parages.

Ce jour-là, le temps demeure trop mauvais pour passer la barre ; un soldat, le capo-

ral et un forçat qui n'est pas dans le complot partent pêcher en barque. Les autres bagnards, pour se distraire et donner le change en attendant le moment propice, improvisent une matinée chantante que l'on imagine assez crispée. Enfin, le signal est donné du pont. L'un des conjurés, un ancien bandit de grand chemin, s'assure d'un soldat, tandis que l'autre est ligoté. Les forçats, dans le plus grand silence, s'emparent des fusils et des munitions. Le capitaine et l'architecte, en train de prendre le thé dans la cabine (selon une autre version, ils sacrifiaient à Bacchus), n'opposent qu'assez peu de résistance avant de capituler. Les membres de la partie de pêche sont également faits prisonniers. On débarque dans le canot le capitaine, l'architecte, les soldats et les trois *convicts* non mutins. Le lendemain matin, les forçats au grand cœur se dessaisissent d'une partie appréciable de leurs réserves (dans une région du monde où l'on meurt facilement de faim ; à Sarah Island, la disette a toujours menacé) en faveur de ceux qui vont être abandonnés là : de la farine, du bœuf salé, un

peu de vin, du porto. Le capitaine, voyant les mutins en de si bonnes dispositions, tente de récupérer le navire en promettant d'étouffer l'affaire. Devant leur refus poli mais ferme, il n'insiste pas, va même jusqu'à les bénir, et les adieux, en ce 14 janvier, au cœur de l'été, donc, sont émus. Ces hommes ont travaillé ensemble à la construction du brick et des rapports usuellement très durs semblent avoir laissé place, dans une certaine mesure, à des relations de camaraderie. Pas une goutte de sang n'a été versée lors du coup de force et c'est tout juste si l'on n'écrase pas de part et d'autre des larmes furtives. Image d'Épinal. Les hommes abandonnés à terre, dans des conditions critiques, survivront tous.

Ils sont là tous les dix, sur ce petit *Frederick* qui prend déjà l'eau plus que de raison, dix indomptables chaussés de mocassins en cuir de kangourou et vêtus de mauvaise laine brun-vert, hommes couleur de forêt, d'écorce, de mousse, couleur des eaux mortes de la baie, ils sont là, l'un à la barre, d'autres dans le gréement, d'autres sur le pont, prêts pour l'impossible traversée vers l'Amérique

et la liberté entière et définitive, et non pas la liberté au rabais, sous étroit contrôle, que les autorités leur octroieraient ici. Leurs noms nous ont été conservés : John Barker, horloger et armurier, n'est pas marin mais possède des connaissances nautiques, et il est élu capitaine ; William Cheshire ; John Dady ; John Fare, ancien marin ; James Lesley ou Leslie, charpentier ; Charles Lyon, ou Lyons, ancien marin ; James Porter, alias Connor ou O'Connor, ancien marin ; John Riley ; Benjamin Russen, charpentier ; William Shires, ancien bandit de grand chemin. Onzième lascar, le chat du bord, qu'on imagine vieux matou peu amène aux oreilles déchirées.

Direction, le Chili, à plusieurs milliers de kilomètres à l'est. Pourquoi cette destination ? D'abord, cette route, qui passe très au sud, non loin des premiers parages antarctiques, est peu fréquentée, et la probabilité d'y rencontrer un navire de guerre arborant l'Union Jack est très faible – les unités de la Royal Navy ne sont pas assez nombreuses en Australie pour qu'on les envoie croiser dans

ces eaux désertes. Ensuite, l'indépendance du Chili, alors nouvellement acquise, doit beaucoup aux Britanniques (Bernardo O'Higgins, le premier président, était fils d'un officier irlandais enrôlé au service de l'Espagne, et Thomas Cochrane, le premier amiral, était écossais; on a conservé leur correspondance, en anglais, sur un époustouffant papier à en-tête orné de canons, de sabres et de drapeaux), et les évadés, parmi lesquels se trouvent à n'en pas douter nombre d'Irlandais (ceux-ci figurent parmi les sujets les plus misérables de la Couronne et ils se résignent moins que jamais à leur sort), peuvent espérer y être bien reçus. Enfin, James Porter, qui a eu avant d'être déporté à l'île Sarah une existence pour le moins aventureuse, a vécu au Chili, y a combattu et s'y est même marié.

Figure de proue de ces révoltés, donc, le Londonien Porter, qui serait né vers 1800, mais rien n'est moins sûr (peut-être est-il plus âgé, peut-être moins; de bonnes sources le font naître en 1807), aurait commencé sa carrière en s'embarquant pour le Brésil

à l'âge de quinze ans, après le vol d'une montre, et aurait déserté après un autre vol. Rentré en Angleterre en 1817, il s'embarque sur le baleinier *John Bull*, pour une croisière de trois ans, mais déserte à Valparaíso et rejoint la goélette armée *Libertad* au cours de la guerre d'indépendance du Chili. Il se marie, s'embarque de nouveau pour désertir derechef à Lima, et rentre au pays à la suite d'une vilaine bagarre. Là, après l'attaque nocturne d'un cotre près de Londres et le vol d'une cargaison de soie et de peaux de castor, il est condamné à mort, avant de voir sa peine commuée en déportation vers l'Australie. Il y obtient rapidement son *ticket-of-leave* pour conduite courageuse, on lui confie le commandement du cotre *Rambler*, sa tentative de fuir la Tasmanie échoue ; procès, acquittement, commandement d'une petite goélette ; il s'accuse d'un vol commis par l'un de ses hommes (qui en retour aurait dû lui procurer une baleinière), est mis aux fers (dans un redouté *chain gang*), parvient pourtant à s'enfuir, est repris, condamné à mort, voit sa peine commuée ; en 1830, il est

envoyé pour sept ans à Sarah Island, où une nouvelle tentative d'évasion lui vaudra cent coups de fouet et six mois aux fers.

Porter est un déserteur-né et un roi de l'évasion, mais, dans le contexte de l'époque, où les braves assassins bien sanguinaires ne manquent pas plus que de nos jours, ce n'est plutôt pas un violent. Il est le seul à avoir laissé une autobiographie, dont nous reparlerons plus tard.

En 1834, Porter est borgne ; nous ignorons toujours comment et quand il a perdu un œil. Dans la croyance populaire, c'est un homme «à sept côtés», gauche et droit, devant et derrière, intérieur et extérieur, et un côté aveugle, ce que l'on appellerait aujourd'hui sa part d'ombre ; on n'est pas loin de lui attribuer des pouvoirs occultes...

Seuls quatre des forçats ont des connaissances maritimes et le brick est de faible tonnage, très inférieur à la norme de l'époque. Mal construit (éternel problème de la main-d'œuvre gratuite, que l'employeur peine à motiver, on la comprend), il prend

l'eau dès le départ et les pompes seront en action durant tout le voyage. Mais John Barker semble l'avoir mené avec compétence, puisque, à peu de chose près, le navire arrivera à bon port.

Le lendemain du départ éclate une violente tempête. Durant neuf jours, le *Frederick* va fuir devant le vent, avec pour seule voilure le grand hunier, auquel on a pris plusieurs ris. Deux hommes sont souvent nécessaires pour tenir la barre. Et n'oubliez pas de pomper jour et nuit, les gars, si vous n'avez pas envie de nourrir les poissons ! Enfin, le 24 janvier, le mauvais temps fait place à une bonne brise constante.

À leur grand émoi, les dix hommes aperçoivent une voile, et, certains qu'il s'agit d'un anglais, ils montent armes et munitions sur le pont et se préparent à vendre chèrement leur peau, puisque, de toute façon, s'ils sont repris ils seront pendus. Mais ce navire se révèle être un baleinier français qui ne se soucie nullement d'eux.

La présence de ce baleinier dans ces parages n'est peut-être pas tout à fait fortuite,

car, au cours des années 1830, la France s'intéresse de très près au Pacifique en général et à la Nouvelle-Zélande en particulier. Les missionnaires catholiques (souvent des Lyonnais) et protestants (des anglicans) s'y livrent une rude concurrence pour conquérir les âmes des Maoris, qui eux préfèrent pour l'heure continuer à honorer les dieux du Grand Océan et à liquider leurs ennemis au casse-tête avant le banquet rituel... Louis-Philippe aura des vues précises sur la terre des geysers et des kiwis, et, six ans plus tard, en 1840, les Britanniques ne lui brûleront la politesse et ne prendront possession de la Nouvelle-Zélande que de justesse. Et c'est ainsi que ces îles pluvieuses des antipodes ne sont pas la seconde patrie du beaujolais et du mâchon... Revanche des enfants des Gaules, Tahiti, elle aussi disputée, sera mise sous protectorat français en 1843, « Mais ceci est une autre histoire ».

Le 27 février, la côte sud-américaine est enfin proche. Les mutins cessent de pomper, mettent avec peine le canot – une lourde embarcation, solide – à la mer et y

embarquent avec ce qui reste des vivres (fort peu de chose ; il était temps), des armes, des munitions et le matou. Tandis que le *Frederick*, leur œuvre, leur enfant, s'enfonce dans les flots à la consternation générale, les évadés rament vers la terre, qu'ils longent le lendemain, avant d'atterrir dans une crique, où, affamés, ils se gavent de coquillages. Le chat, lui, conformément aux clichés rebattus quant à l'ingratitude des félins, leur fausse compagnie dès la première minute et disparaît dans la forêt. Après une halte dans un village indien, où ils sont accueillis amicalement mais où on ne veut pas ou on ne peut pas les nourrir, les évadés se faufilent sous les canons du fort qui garde l'embouchure du fleuve, remontent celui-ci et arrivent au port de Valdivia, où ils se font passer pour des naufragés, ce qui n'est d'ailleurs pas entièrement faux.

Valdivia, ville bucolique aux maisons de bois cachées dans la verdure, les vergers et les fleurs (ce qui est encore à peu près vrai de nos jours), offre après l'île Sarah des apparences de séjour paradisiaque. Le 6 mars, les

dix hommes passent la nuit à festoyer avec les naturels, chantant et dansant, au son des guitares, avec des señoritas à la taille fine et aux yeux de velours – ou du moins les supposerons-nous telles. Pourtant, à la suite d’indiscrétions sans doute dues à des confidences d’après boire, ils sont arrêtés dès le lendemain matin et amenés devant le gouverneur, don Fernando Martell, en se défendant comme des beaux diables. Martell les soupçonne d’être des pirates ayant connu un revers de fortune et les menace, dans la meilleure tradition latino-américaine, de les faire fusiller sans autre forme de procès s’ils ne confessent pas l’entière vérité.

Mais James Porter a jadis combattu pour l’indépendance du Chili avec le légendaire lord écossais Thomas Cochrane, dixième comte de Dundonald, surnommé par Napoléon le Loup des mers, marin d’élite, d’une intelligence brillante, intrépide, bon ingénieur, amiral chilien, brésilien, grec et... britannique – mais paranoïaque notoire, à la probité plus que questionnable, car quand on gratte le sale type apparaît vite sous le héros.

Porter se targue haut et fort de ce parrainage prestigieux auprès de don Fernando, et pour sa plus grande chance il est reconnu par un officier anglais, un certain lieutenant Day, installé dans le pays. Plus ou moins reconnu, car Day ne se souvient, vaguement, que d'un enfant, mais cela suffit à don Fernando. Finalement, les évadés font leurs aveux à celui-ci, qui, bienveillant – et surtout manquant grandement de main-d'œuvre qualifiée –, les libère sur parole avant d'en référer à la capitale, seule habilitée à leur délivrer des permis de séjour en bonne et due forme.

Les hommes trouvent à se loger en ville, sont embauchés par un chantier naval à un salaire décent, et cinq d'entre eux se marient – deux, décidément férus de chaînes conjugales, oubliant qu'ils étaient déjà mariés en Angleterre!

Pourtant, dès mai 1834, le consul général britannique à Santiago est au courant de la présence de ses compatriotes à Valdivia. Les communications sont lentes, mais, malheureusement pour les évadés, efficaces: en novembre de la même année,

le lieutenant-gouverneur de Tasmanie, sir George Arthur, un homme implacable, lui demande de s'assurer de leurs personnes afin qu'ils soient jugés pour piraterie. Le courroux d'Arthur, homme visiblement dépourvu d'humour, est aggravé par le fait que le *Frederick* avait été baptisé ainsi en l'honneur d'un de ses sept fils et qu'il n'est pas loin de considérer toute cette affaire comme un affront personnel.

Entre-temps, la frégate de Sa Gracieuse Majesté *Blonde* a mouillé à Valdivia et demandé à tous les sujets britanniques de se présenter à bord. Le gouverneur de la ville refuse, et, quand le *Blonde* envoie son cotre, les Chiliens expédient sans barguigner un boulet de trente-deux livres à proximité, provoquant le départ de la frégate pour Valparaíso.

Le temps continue de s'écouler calmement, dans une paix apparente, pour les rescapés de la terre de Van Diemen. La période est exactement celle du voyage historique de Charles Darwin à bord du *Beagle*, voyage qui lui permet de recueillir les matériaux

avec lesquels il allait mettre au point la théorie de l'évolution – théorie qui, rappelons-le au passage, met en fureur, de nos jours encore, nombre de bigots outre-Atlantique et ailleurs. Son journal à la date du 5 mars 1835 mentionne la présence à Valdivia des *ex-convicts* et précise que, aux yeux de don Fernando, leur origine pesait peu en regard de leurs connaissances dans le domaine de la construction navale...

Hélas! À Valdivia, un nouveau gouverneur entre en fonction, beaucoup moins bien disposé envers les évadés et multipliant les marques de défiance à leur égard, les faisant escorter par des soldats, à tel point qu'ils se sentent à demi prisonniers. Adieu à jamais, nuits de fiesta, guitares et señoritas!

Trois des anciens bagnards – Fare, Jones et Dady – parviennent à rejoindre à la nage le brick contrebandier nord-américain *Ocean* et y gagneront, croit-on, leur liberté définitive. (Contrebandiers ou non, les marins yankees sont toujours ravis de jouer un mauvais tour aux Anglais, et des bagnards australiens évadés ont à maintes reprises bénéficié de leur

complaisance.) Peu après, trois autres – Barker, Russen, Lesley – disparaissent à bord d'un canot, au grand courroux du gouverneur. Il faut dire que ce canot a été construit sur ses injonctions expresses, et a été armé et muni de provisions à ses frais. Courroux également de la riche veuve avec laquelle Barker a convolé et qui voit s'envoler son tendre époux! (Barker, Russen et Leslie ne seront signalés qu'à Talcahuano, à mi-chemin de Valdivia et de Valparaíso. Puis plus rien. On s'accorde à penser qu'ils se sont noyés.) Ne voulant plus prendre aucun risque, le gouverneur fait emprisonner les quatre hommes qui restent – Porter, Cheshire, Lyon et Shires, donc. Au bout de sept mois de captivité, on leur apprend qu'un bâtiment de la Royal Navy va les ramener à la terre de Van Diemen – il est clair que le gouvernement de Santiago n'a rien à refuser à celui de Londres.

À cette nouvelle, Porter, l'«homme aux sept côtés», qui ne se décourage jamais, décide d'agir. Peut-être veut-il retourner à Valparaíso, où son épouse fidèle censément l'attend, mais rien n'est moins sûr.

Sur le reste, son autobiographie est discrète. D'abord, il se débrouille pour être enchaîné seul. Une de ses visiteuses (car les visites féminines semblent autorisées...) lui procure un couteau, et une lime, dont il fait bon usage en secret, préparant ses fers pour le grand jour. Par une froide nuit sans lune, après avoir raconté de belles histoires de marins à ses geôliers, il s'éloigne en clopinant dans la cour, pour enlever soudain ses fers et sauter le mur. Il n'a sur lui que le couteau, vingt grammes de tabac et cinq dollars. À la sortie de la ville, afin de se rendre invisible autant qu'il est possible, il profite d'un marécage pour couvrir de boue ses vêtements blancs. Ensuite, alors qu'il rame à bord du canot d'un pêcheur pour traverser la rivière, l'alerte est donnée, mais trop tard.

Porter marche toute la nuit sans reprendre souffle et se retrouve, au matin, dans une ferme où une vieille femme le fait déjeuner de lait et de pain beurré. Il prétend avoir déserté d'un baleinier français, mais elle n'est pas dupe. D'ailleurs, une de ses filles est mariée à un marin anglais qui ne semble pas

non plus être un enfant de chœur... Porter se repose et ne repart que le lendemain matin, marchant toute la journée, dormant dans un champ. Le soir, il parvient à dérober un poncho – le froid pince – et repart, pour s'apercevoir qu'il a tourné en rond ! Et voici que sa chance tourne : il tombe sur cinq soldats, des cavaliers, qui le capturent et l'attachent sur le dos d'un cheval. À une étape, pour s'amuser, les soudards allument un feu tout près de ses pieds et, quand il se révolte, leur lançant de toutes ses forces la pierre qui lui sert d'oreiller, ils le rossent à coups de plat de sabre et le suspendent à une corde. Impossible désormais de s'échapper, d'autant qu'il est pris en charge par une nouvelle escorte : de retour à Valdivia, Porter, le borgne loquaceux, est enchaîné de nouveau par le gouverneur triomphant, bicorné emplumé et bottes étincelantes, qui dans l'exaltation du moment jure de le faire fusiller dès que possible – manifestation atrabilaire qui n'aura pas de suite.

Les mois passent. Finalement, les quatre prisonniers sont amenés à bord de la frégate

Blonde, de retour à Valdivia – leur transfert se déroule alors que la ville est vide, à l'heure de la sacro-sainte sieste, car ils sont assez populaires et le gouverneur craint des troubles – puis, à Valparaíso, transférés sur le vaisseau *North Star*. Le 10 juin 1836, celui-ci appareille pour l'Angleterre, perd sept semaines, dans le mauvais temps, au milieu des icebergs, à tenter de doubler le cap Horn et n'arrive pas à Portsmouth avant la fin d'octobre. Ils sont détenus sur le ponton *Leviathan*, puis sur le garde-côtes *Britannia*. Le secrétaire d'État à l'Intérieur, avec l'opiniâtreté, voire l'acharnement, typique des autorités britanniques, toujours prêtes à pourchasser les hors-la-loi jusqu'au bout du monde s'il le faut à seule fin de les faire pendre publiquement (qu'on songe aux mutinés du *Bounty* qui eurent l'imprudence de rester à Tahiti et furent ramenés à Londres pour être pendus sur Execution Row), décide alors qu'ils doivent retourner à Hobart afin d'y être jugés. Le 24 décembre, la barque *Sarah* met sous voiles en direction de l'Australie. Porter aide à soigner les malades, nettoie

l'entrepont, bref il se rend tellement utile qu'on lui enlève ses chaînes. Un mois plus tard, Porter et six autres détenus, dont ses trois compagnons, sont convoqués par le capitaine et accusés de conspirer pour se rendre maîtres du navire. Shires, le premier, reçoit quarante-huit coups de fouet. Porter, en dépit de ses dénégations, est fouetté presque à mort, n'arrivant plus à compter les coups. Lyon et Cheshire ont témoigné contre lui, l'accusant de vouloir s'emparer du *Sarah* avec une douzaine de bagnards canadiens. Accusations dénuées semble-t-il de tout fondement et simplement motivées par le désir des deux dénonciateurs de se faire bien voir du capitaine. Jusqu'à la fin du voyage, Porter et Shires restent à fond de cale, aux fers, menottés dans le dos, leurs blessures infectées, avec chacun un quart de ration d'eau et de nourriture, réduits peu à peu à l'état de squelettes.

Arrivée à Hobart fin mars 1837 et début du procès. Pour sa défense, Porter fait valoir que, le *Frederick* n'étant pas enregistré en tant que navire et la mutinerie de juillet 1834

ayant eu lieu dans une baie et non en haute mer, il s'agit d'un vol et non d'un acte de piraterie. Juridiquement parlant, il a raison. En dépit de cela, les quatre hommes sont déclarés coupables, et, en mai 1839, après qu'ils eurent passé plus de deux ans enchaînés dans la prison de Hobart, les autorités décident de les déporter à vie à l'île Norfolk – devenue depuis un lieu de villégiature haut de gamme! Ils ne sont pas pendus en partie à cause de la solidité de leurs arguments, en partie à cause de la personnalité du tout nouveau lieutenant-gouverneur, le célèbre sir John Franklin, marin émérite, explorateur de l'Arctique canadien, à la réputation de réformateur. (Franklin passera à la postérité en 1847, quand l'expédition menée par lui et chargée de découvrir le passage du Nord-Ouest disparaîtra corps et biens.)

Chance relative encore à l'île Norfolk, alors administrée, pour peu de temps, par un officier humain, le capitaine Alexander Maconochie, ancien secrétaire privé de sir John, qui laissera Porter écrire ses Mémoires. Une version de cette autobiographie a paru

ultérieurement dans le *Hobart Town Almanac* et une autre est restée inédite. Une troisième version, sans doute très remaniée par l'éditeur, a été publiée en feuilleton vers 1845, dans le *Fife Herald*, en Écosse, sous la signature de James Connor – l'un des pseudonymes du Londonien en Amérique du Sud.

James Porter, à la suite de plusieurs réductions de peine pour bonne conduite et actes de courage (il sauve notamment, en mer, un équipage en péril), se voit, au début de 1847, transféré à Sydney, où il bénéficie d'un régime assoupli. Après, de nouveau, plusieurs courtes peines d'emprisonnement pour insoumission, bagarre et vol, il semble réussir sa dernière évasion : en mai 1847, il s'embarque en catimini à bord du brick *Sir John Byng*, en partance pour la Nouvelle-Zélande, et nul n'entendra plus jamais parler de lui. Il a peut-être tout juste quarante ans, peut-être plus, mais il n'a pas jusque-là vécu une existence trop larvaire.

Il est blotti à fond de cale, ou peut-être dans la soute aux voiles, dans l'odeur de

cordage, d'humidité, de goudron, car, pour le reste, nous ignorons ce que transportait le *Sir John Byng*. Comme tous les prisonniers, il est sans doute parvenu à dissimuler du pain au fond de ses poches. Peut-être un peu inquiet, scrutant les ténèbres de son œil unique, mais plein d'espoir, il écoute les lames se brisant contre la coque et savoure le goût incomparable de la liberté. Écoutons battre son cœur sous la veste de laine mouillée : il bat pour nous.

SOURCES PRINCIPALES

- Brand, Ian, *Sarah Island*, Regal Publications, Launceston (Tasmanie), 1984.
- Graeme-Evans, Al, «Convict Ship-nicking», *The Mercury*, Hobart (Tasmanie), 22 novembre 1995.
- Hirst, Warwick, *Great Escapes by Convicts in Colonial Australia*, Kangaroo Press, East Roseville (Nouvelle-Galles du Sud), 1999.
- Hughes, Robert, *The Fatal Shore*, Collins Harwill, Londres, 1987.
- Julen, Hans, *The Penal Settlement of Macquarie Harbour*, Regal Publications, Launceston (Tasmanie), 1976.

PARCOURS DU LIVRE VOYAGEUR

Brève histoire du Frederick et de son équipage

*Merci d'indiquer ici la boîte à livres
(commune, code postal...)
où vous avez emprunté cet ouvrage.*

*Quand les deux pages seront remplies,
merci de les prendre en photo et de les envoyer à :
edi.deleatur@gmail.com*

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenue, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. « *Fèque Niouws* », *la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiches de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*
14. Ramón Alejandro, Armando López Salamó, *146 dessins érotiques (bilingue), 2022.*
15. Moi, *Le Grand Livre de Moi, 2022.*
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella), 2022.*
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur, 2022.*
18. Yak Rivais, *Con fetti, 2022.*
19. *48 dédicaces modèles, 2022.*
20. Pierre Laurendeau, *La Folie des bords de Loire, 2022.*
21. Collectif, *30 Nouvelles Vues sur rue, 2022.*
22. *L'Ami du Clergé* (extraits), 2023.
23. Yak Rivais, *Maraboud'ficelle, 2023.*
24. Pierre Laurendeau/Éloïse Paul, *La Frontière, 2023.*
25. Comtesse de Ségur, *Un bon petit diable (révisé), 2023.*
26. Pierre Laurendeau, *L'horrible meurtre au petit noir, 2023.*
27. A. Doriac et G. Dujarric, *Discours modèles... (extraits), 2023.*

28. Bingue Gépété et Pierre Laurendeau, *Parapluie, Machine à coudre et Table de dissection*, 2023.
29. Alfred Jarry, *Éléments de 'Pataphysique pour les néophytes*, 2023.
30. Pierre Laurendeau, *Le Passager clandestin, et autres histoires brèves*, 2023.
31. Pierre Laurendeau, *Le droit d'auteur est-il soluble dans la démocratie?* 2023.
32. Pierre Laurendeau, *Moche ou la Quête du Rabot*, 2023.
33. Pierre Charmoz, *La marmotte dans tous ses états*, 2023.
34. Collectif, *33 Nouvelles nouvelles vues sur rue*, 2024.
35. Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, 2024.
36. Patrick Boutin, *Graines de Chouïa*, 2024.
37. Collectif culturel du Gros-Caillou, *Le Gros-Caillou dans tous ses états*, 2024.
38. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Les sports de montagne aux Jeux olympiques*, 2024.
39. Pierre Charmoz, *Les Alpes pittoresques*, 2024.
40. Copilot, *Le Balai et l'Aspirateur (à la manière de Philippe Sollers)*, 2024.
41. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La Science illustrée*, 2024.
42. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Notes d'exploration dans les monts Znaya*, 2024.
43. P. Charmoz, Copilot, *Sous le ciel vaste et glacé*, 2024.
44. *La Sango de la Marmoto / Le Sang de la Marmotte* (traduit de l'espéranto par Sylvain Erdepoinzé), 2024.
45. Jacques Le Mineur, *Abrégé de désespéranto et autres textes*, 2024.
46. *Abolition de l'esclavage des nègres dans les colonies françaises* 2024.
47. Collectif, *Hommage à F'murrr*, 2024.
48. Waldo / Le Flâneur / Nathalie Ferrand-Stip, *Mosaïques en clin d'œil*, 2024.
49. Collectif, *29 (re)Vues sur Rue*, 2024.
50. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres*, 2025.
51. Patrick Boutin, *Pêli-Mêlo*, 2025.

52. Alain Zalmanski, *Dingbats – rébus typographiques*, 2025.
53. Sylvain R:é, *Ze Cure*, 2025.
54. *Purée, Banane et Kalachnikov*, 2025.
55. Pascal Proust, *Catalogue des modèles standards*, 2025.
56. Institut scientifique du Gros-Caillou,
La statistique, c'est élastique, 2025.
57. Collectif, *Le Désir au féminin*, 2025.
58. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres (volume 2)*, 2025.
59. Alain Zalmanski, *Récréations mathématiques*, 2025.
60. Jean-Paul Plantive, *Vers holorimes*, 2025.
61. BoB, *Prototypes voués aux échecs*, 2025.
62. Joël Henry, *Le Laphotex*, 2025.
63. Olivier Joseph, *Pasteur et les Alpes du Sud*, 2025.
64. *Le Carnet noir*, 2025.
65. Christophe Petchanatz, *Fragments de Journal*, 2026.
66. Patrick Boman, *Brève Histoire du Frederick et de son équipage*, 2026.
67. Pierre Laurendeau, *Les Aventuriers de Pi*, 2026.
68. Toustes et Ceux, *Petit traité de l'inclusivité-e*, 2026.
69. Sylvain R:é, *La Marmotte se rebiffe!*, 2026.

Dans la même collection...

Olivier Joseph

***Louis Pasteur
et les Alpes du Sud***



Club Samizdat

Dans la même collection...

Jean-Paul Plantive

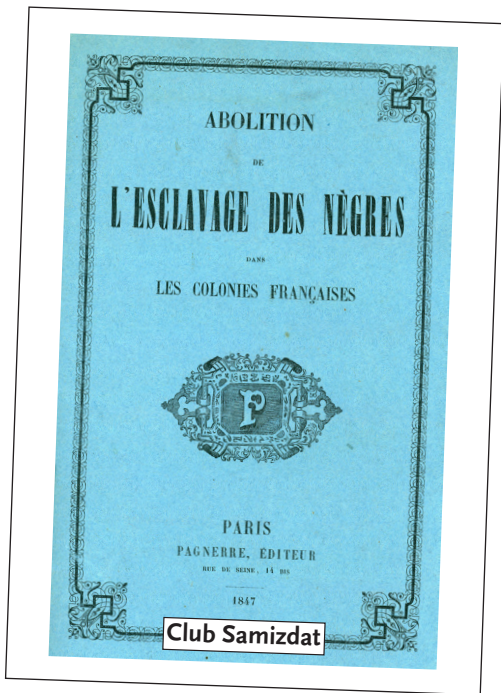
Vers holorimes

SUIVIS DE
BALLADE DES ÎLES IONIENNES



Club Samizdat

Dans la même collection...



Dans la même collection...

Jacques Le Mineur

***Abrégé
de désespéranto***

ET AUTRES TEXTES
PARUS INITIALEMENT
AUX ÉDITIONS PARSIPARLA



Club Samizdat

Dans la même collection...

Anthologie des boîtes à livres

VOLUME 1



Club Samizdat

Achevé d'imprimer
en janvier 2026
pour le compte du « Club Samizdat »,
hébergé par
les Éditions Deleatur
Le Ponteil
05310 Champcella
ISBN 978-2-86807-387-7
Dépôt légal : janvier 2026
<https://deleatur.fr>

Tirage: 100 exemplaires

Impression UE.